

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 105 (1960)
Heft: 2

Artikel: A propos d'un centenaire
Autor: Nicolas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos d'un centenaire

Dans la folle course à la montre que nous vivons dans tous les domaines, il est bon que nous nous arrêtions un court instant pour jeter un coup d'œil vers le passé sur un écrivain militaire de chez nous, qui contribua à accélérer l'évolution de la science guerrière.

L'année 1959 nous procure en effet l'occasion d'évoquer le centenaire de la naissance de Julius Meyer qui allait devenir l'un de nos plus originaux penseurs militaires.

Alors qu'il était jeune capitaine, vers la fin du siècle dernier, ses écrits portèrent bien au-delà de nos frontières l'audace de ses idées qui lui valurent, dans les cercles des officiers de carrière, une renommée internationale sous le sobriquet — suprême consécration ! — de « Panzermeyer », autrement dit « le Meyer des blindés ».

Avant d'aborder ses thèses, faisons la connaissance du personnage. Curieuse personnalité et non moins bizarre carrière.

Né donc en 1859 d'une famille zurichoise, il étudie au Technicum de Winterthour. Il accomplit ensuite son école de recrues à Zurich dans l'infanterie et obtient son premier galon de sous-officier.

Sitôt après, comme les mœurs et la légalité à cette époque l'admettaient, il s'enrôle pour une durée de trois ans dans l'armée allemande au titre de « volontaire » ou plutôt de mercenaire. Paradoxalement, ce n'est point dans l'infanterie qu'il s'engage, mais dans un régiment d'artillerie à pied. Reparti de simple soldat, il monte bientôt à nouveau en grade ; il conquiert les insignes de « Obergefreiter », puis de sous-officier d'artillerie.

A la fin de 1883, il rentre au pays et reprend la filière de notre armée que son stage à l'étranger avait momentanément

rompue. Conformément aux prescriptions d'avancement de ce temps, il suit les cours spéciaux de notre Polytechnicum pour acquérir le brevet de premier-lieutenant d'infanterie.

Ceci fait, il se lance dans l'industrie. Mais le pendule de son destin en même temps qu'il éloigne Meyer à nouveau de notre armée et de sa patrie, curieusement le ramène à des problèmes militaires et à l'artillerie. Meyer court en effet l'insigne chance de devenir le collaborateur direct d'un maître spécialiste en matière de canons et de blindages ; le lt. col. allemand Schumann, à la fabrique d'armes Gruson, à Magdeburg. Il en subira profondément l'influence. Toutes ses thèses ultérieures porteront la marque de ce grand théoricien doublé d'un praticien aux vues larges et aux idées novatrices, à tel point que l'on ne sait plus toujours où finit l'originalité de l'un et où commence celle de l'autre.

Meyer retourne définitivement au pays en 1890, riche d'expériences et de pensées.

Il se replonge dans la carrière des armes et revient aux fantassins. Déjà capitaine alors, il devient officier instructeur d'infanterie.

Mais, en ces temps, les conditions d'une telle fonction entravaient, bien plus qu'elles ne facilitaient, l'accès aux grades supérieurs. C'est pourquoi Meyer renonce bientôt à nouveau à la servitude militaire pour mieux parvenir au grade de major et au commandement d'un bataillon d'infanterie.

Après quelques années passées ainsi dans le secteur « civil », Meyer ne résiste plus à son penchant pour le métier de soldat. En 1901, il reprend le harnais de l'instruction militaire. Nouveau paradoxe, ce n'est ni dans l'infanterie ou l'artillerie, mais c'est dans le génie qu'il servira dorénavant. De major, il y gravira les échelons de la hiérarchie jusqu'au grade de colonel.

Il assumera ainsi pendant plusieurs années les fonctions de chef du génie des fortifications du Saint-Gothard. Puis au début du premier conflit mondial, il aura les mêmes

responsabilités aux positions du Jolimont et du Vully, qu'il s'agit de créer de toutes pièces et dont il dressera les plans des fortifications.

Dès 1911, il enseigne l'histoire militaire et la science des fortifications à l'« Ecole militaire » de notre Polytechnicum, qu'il finira par diriger durant les dernières années de sa vie.

Il s'éteint, en pleine activité, le 6 mars 1927 à Zurich, ayant achevé son destin, si bien rempli, de soldat de corps et d'âme.

Et sa célébrité s'estompe, puis s'efface.

Dans notre vie trépidante actuelle orientée vers les fusées, la science atomique et la conquête de l'espace interplanétaire, qui aurait le temps de se souvenir encore de lui, d'étudier ses thèses et de relire à cet effet ses écrits, souvent indigestes, tellement, dans sa conscience, sa foi d'apôtre et sa combativité réthorique, il les a bourrés de chiffres et de preuves pour réfuter par avance toutes les objections.

Mais, même si ses idées se trouvent d'une manière générale aujourd'hui largement dépassées, Meyer ne mérite d'aucune façon de tomber complètement dans l'oubli, d'une part à cause de l'influence qu'il exerça sur ses contemporains et sur le développement de l'art militaire, d'autre part à cause de la validité encore actuelle, nous dirions même la pérennité, de maintes de ses conceptions.

Nous avons déjà analysé il y a quelques années (voir *Revue Militaire* n° 12 de décembre 1950) la première dissertation que ce jeune capitaine, à peine revenu de son stage à la fabrique allemande de canons Cruson, développa en 1891 sur « l'emploi des cuirassements mobiles dans la défense nationale de la Suisse ». Elle eut d'emblée un grand retentissement et lui valut à la fois son renom et son surnom. Nous n'y reviendrons pas. Nous nous bornerons ici à répéter qu'elle fit de son auteur un précurseur des blindés, avant la lettre, et que Meyer devra en définitive attendre plus de vingt ans pour voir ses desiderata se réaliser sous la forme des chars de combat.

Continuant sur sa lancée, ce capitaine élargit sa thèse initiale en 1892 et 1893 dans un nouvel opuscule qu'il intitule « attaque et défense des fortifications cuirassées modernes ».

Le sous-titre révèle seul déjà le caractère du personnage, son assurance, la profondeur de ses convictions, sa combativité :

« Première étude tactique raisonnée sur l'emploi des cuirassements mobiles dans la guerre de campagne et la guerre de siège *pour officiers de toutes armes.* »

Ainsi, ce capitaine fantassin, mâtiné d'artilleur malgré la modestie de son grade et sa jeunesse, ne se gêne aucunement d'affirmer de prime abord, envers et contre tous, qu'il est le premier à raisonner de la sorte et de donner à ce propos des leçons à tous les officiers de l'armée. — Nous restons aussi confondu devant le fait qu'il n'a pas craint pour cela de publier lui-même ses thèses sous la forme de véritables livres, truffés de plans, de dessins, voire de cartes géographiques, — ce qui représente déjà une véritable gageure financière — et qu'il en a fait l'objet, par surcroît, de deux éditions séparées, en allemand et en français. Qui, de nos jours, pourrait se permettre une telle prodigalité ?

Nous admirons enfin l'indépendance d'esprit, la fougue et le courage qui montre Meyer lorsqu'il publie son système qui l'opposait violemment à la routine et aux idées en cours à cette époque. Il n'épargne personne. Que chacun en prenne pour son grade !

Nous doutons fort par exemple que les assertions suivantes, prises parmi bien d'autres semblables, eussent eu l'heur de plaire à tous ceux qui se trouvaient alors aux postes de commande et aux responsabilités :

« On a trop attendu pour se mettre au clair sur la question de l'emploi des constructions en fer dans les fortifications. »

« Quoique, depuis longtemps déjà, des hommes marquants aient condamné le système tout entier et

aient démontré irréfutablement l'insuffisance de ce genre de constructions, on n'en a pas moins, de 1870 à 1880, continué à bâtir des fortifications d'après les anciens principes traditionnels. »

« En pensant uniquement à se protéger, on a complètement perdu de vue l'action offensive et l'on a risqué de voir dominer le principe d'après lequel on s'efforce de replâtrer les vieilleries par des moyens techniques, au lieu de chercher à reconnaître les causes de leur faiblesse. »

« Les forts cuirassés de toutes les espèces sont un malheureux essai de transition pour corriger les fautes tactiques par la force et la solidité des matériaux employés ! »

Etc.

Ne retrouvons-nous pas la manière et le ton des polémistes militaires actuels ? Que cette constatation constitue une fiche de consolation pour ceux qui se sentent visés de nos jours, par tous ceux qui arguent du titre de novateurs et de réformateurs.

Pour sa thèse de « l'attaque et de la défense des fronts cuirassés modernes », Meyer part de l'idée de la suprématie des feux d'artillerie pour préconiser :

- d'une part, l'emploi de canons mobiles sous blindage pour fortifier rapidement un secteur ;
- d'autre part le remplacement de la conception des grands forts « centraux » en « points d'appui » par celle d'un système étendu de petites fortifications décentralisées formant des « fronts cuirassés ».

Meyer ne se borne point à énoncer les principes généraux de ses conceptions. Pour forcer les convictions, il va jusqu'à déterminer le nombre des armes et des hommes nécessaires pour un front donné et pour l'ensemble de notre défense nationale, à fixer l'organisation des troupes, la composition

des EM, à prescrire l'articulation du commandement, à calculer les approvisionnements en munitions, à établir les prétendus prix de revient et le budget total des dépenses.

Il appelle même l'histoire à la rescousse. La maltraitant sans vergogne pour la faire cadrer avec ses idées, il refait à sa manière le déroulement d'une campagne ou d'une bataille pour démontrer que le vaincu ne l'aurait pas perdue, si celui-ci avait pu disposer des moyens que lui-même préconise.

Evidemment, avec des « si », on mettrait toujours Paris en bouteille. Mais, en employant ce procédé, Meyer n'agit, en somme, pas autrement que tous ceux qui prétendent se référer aux expériences des guerres passées ; à condition de chercher à bon escient, on n'éprouve aucune peine à trouver tous les exemples historiques désirés pour étayer et justifier n'importe quelle thèse militaire.

Il en est de même pour les chiffres cités. Meyer, ce faisant, commet la même erreur que la plupart des « novateurs » présents. Ils sont, tout d'abord, forcément faux, car ils se fondent sur des données beaucoup trop sommaires pour qu'on puisse les utiliser même comme des ordres de grandeur approximatifs. Ils relèvent ensuite du domaine de l'utopie, car, tirés de l'absolu, ils ne tiennent aucunement compte de toutes les contingences qui lient les hommes au pouvoir et qui forcent leurs décisions.

Il n'y aurait ainsi quasi plus rien à glaner dans toute cette matière périssable et morte à tout jamais, si nous nous achoppons à ces détails.

Il nous faut en dégager les fondements même de la conception de Meyer.

C'est alors que nous découvrons combien ses thèses ont conservé une étonnante jeunesse. Maintes d'elles, mieux méditées et utilisées, eussent pu même éviter nombre de déboires et hécatombes aux belligérants des deux dernières grandes guerres.

Nous n'oublions pas, par exemple, que de nombreuses attaques furent noyées dans le sang durant la guerre des tranchées du premier conflit mondial, parce que les assaillants s'empêtrèrent dans des réseaux de barbelés, intacts en dépit du slogan qui faisait foi à cette époque et qui les avaient lancés en avant, vers la mort : « l'artillerie conquiert, l'infanterie occupe ».

Meyer n'avait-il pas condamné plus de vingt ans à l'avance une telle tactique, lorsqu'il posait, dans l'étude précitée, avec toute la netteté désirable, l'axiome suivant :

« Les réseaux en fil de fer présentent une résistance très efficace au feu de l'artillerie ; ils seront fouillés, déchirés, éclaircis ; jamais ils ne seront détruits. »

D'une façon analogue, les protagonistes et les défenseurs de la ligne Maginot et du fort d'Eben Emaël, auraient pu tirer profit du sens aigu des réalités guerrières de Meyer, lorsqu'il analysait la relation entre la formation technique du combattant, la puissance de protection des fortifications et la combativité d'une troupe :

« Il faut, outre l'instruction tactique, réveiller et retremper les qualités morales de la troupe qui, par nature même, manquent rarement, mais qui, par une instruction maladroite et purement technique, peuvent être affaiblies. »

« Un défenseur qui persistera à rester dans les mêmes emplacements ne trouvera jamais dans la force de résistance de ses abris fixes les avantages qu'il y a à changer de position. »

« Nous ne voulons ni ne pouvons assurer tout à fait nos troupes contre tous les risques de pertes. Une guerre ne se fait pas sans perdre des hommes. Si nous avons des cuirassements qui résistent à tous les effets des projectiles ennemis, la garnison sentirait croître, de jour en jour, en elle le sentiment d'être à son aise. Par la suite, ce sentiment serait remplacé par un

complet laisser-aller et nous ne serions pas même sûrs si, en cas d'assaut, notre troupe, dans sa tranquillité paisible, recevrait l'ennemi endormie ou éveillée. »

Meyer, ainsi, malgré le caractère, au fond, technique des solutions qu'il prône, ne perd jamais de vue la primauté des forces morales. C'est une de ses vertus.

A notre époque, où l'action du commandement tend à devenir de plus en plus impersonnelle par la prolifération et l'usage intensif des moyens de transmission, nous ferions bien de nous imprégner encore de ce qu'il en pensait déjà dans une vision quasi prophétique de l'avenir :

« Celui qui à la guerre se fierait uniquement au téléphone pour la transmission des ordres serait un homme littéralement perdu. C'est pourquoi nous attachons *plus de valeur à la transmission au moyen d'êtres vivants*. Nous nommerons *transmission indirecte* la communication des ordres par fil électrique et *transmission directe* celle faite par l'organe d'êtres vivants, quoique la première soit plus rapide et plus sûre, aussi longtemps que les fils sont parfaitement intacts. »

Cette dernière distinction dans les modes de liaison nous paraît des plus pertinentes. L'étonnant est qu'elle n'a point été retenue. Car elle replacerait aujourd'hui dans leur juste cadre les prétentions de ceux qui ne voient les chefs que reliés en permanence à un microphone et qui vantent exagérément la valeur des « réseaux de commandement » et le procédé des « conversations d'officiers » (sous-entendu : par radio).

Meyer fut encore, dans ce domaine des transmissions un précurseur de l'emploi des « chiens de guerre », dont nous avons fait un trop bref et trop timide essai 50 ans plus tard durant le dernier service actif. Il en prévoyait l'utilisation, déjà, dans les secteurs les plus exposés au feu de l'ennemi, de même que comme renforts des patrouilles et de la garde.

Il entendait encore recourir aux pigeons-voyageurs, « même lorsque le téléphone et le télégraphe fonctionnent

parfaitement bien ». Pouvait-il deviner que, de nos jours, au siècle de la radio et de la télévision, l'armée la plus moderne émanant d'un pays aux ressources quasi illimitées où la technique est reine, autrement dit la puissante armée des Etats-Unis, créerait et entretiendrait un service de pigeons-voyageurs ?

Les arguments que Meyer avance pour réclamer l'introduction de ce qu'il appelle les « cuirassements mobiles », c'est-à-dire de canons mobiles protégés par une carapace blindée, restent d'actualité. Ils pourraient s'appliquer sans autre à la cause de nos chars modernes de combat :

« Ensuite de ses qualités tactiques et techniques, l'artillerie cuirassée mobile acquiert une énorme supériorité et relègue à l'arrière-plan les tours et les canons monstres qui ne peuvent pas se mouvoir. »

Sa mobilité procure pour la défense, non seulement « l'avantage du changement tactique de position à l'intérieur du front cuirassé » (nous dirions actuellement à l'intérieur d'un secteur de défense), mais encore celui du « changement stratégique de position, — tout aussi important — », pour improviser dans des délais très brefs une nouvelle ligne défensive fortifiée en fonction de l'évolution de la situation, ainsi que pour déplacer et engager aux endroits décisifs des canons qui, sans cela, resteraient rivés et inutilisés dans des secteurs passifs.

« Avec les cuirassements mobiles nous pouvons échapper au feu de l'ennemi dès que nous nous apercevons que celui-ci a découvert notre position et cherche à nous mettre hors de combat par un feu bien dirigé et non plus par des coups de hasard. »

« L'infanterie, l'artillerie et les cuirassements mobiles sont les instruments que l'assaillant a en mains pour arriver à son but, et la première tâche de la défense est de les anéantir (et vice versa). »

Mais Meyer ne saurait se contenter de proposer simplement l'acquisition d'une certaine quantité de tels engins en laissant le soin à ceux qui s'en serviraient d'en établir la doctrine d'emploi. Comme font tous les réformateurs ou soi-disant réformateurs de notre armée, il n'a de cesse qu'il n'en a démontré les divers modes d'engagement, déduit tous les avantages que l'on peut en retirer pour prouver au maximum leur nécessité. S'élevant au-dessus du problème purement technique, il en arrive à construire toute une tactique.

Or, bizarrerie du sort, si les engins que Meyer préconisait appartiennent depuis longtemps au musée des antiquités ou au domaine du marchand de vieille ferraille, c'est précisément cet élément tactique qui a conservé le plus de valeur.

Il faut évidemment faire la part de l'âge. Les normes données par l'auteur, qui se basait sur les armes de son époque, ne correspondent de loin plus aux portées et aux puissances des bouches à feu modernes. Qu'importe. Ce ne sont que des procédés d'exécution. Ils peuvent varier.

Seuls les principes comptent.

(à suivre)

COLONEL EMG NICOLAS

**Particularités et différents procédés de défense
d'une ligne d'eau
avec un exemple de la seconde guerre mondiale**

*IV. Examen d'une position défensive allemande sur le Neckar
en 1945*

IV. — Défense allemande sur le Neckar, le Jagst et le Kocher en 1945 (Traduction et résumé d'un article de l'«Allgemeine Militärzeitschrift »).